

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 48

Artikel: Hospitalité
Autor: J.P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222897>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS,
pour 1930, recevront ce journal

GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre prochain,
en s'adressant à l'Administration,
9, Pré-du-Marché, Lausanne.

HOSPITALITÉ

Il n'est pas toujours drôle d'être invité quelque part. S'il y a des amis qu'on aime revoir, et des gens avec qui il est infiniment agréable de passer une soirée, il en est d'autres que la politesse, la reconnaissance ou l'instinct de la conversation vous obligent à fréquenter et auxquels on sacrifie, bon gré, mal gré, une précieuse parcelle de sa vie.

Les visites obligatoires sont un des grands fléaux de la vie en société. C'est là que le menuisier apparaît le plus comme la base de notre organisation humaine.

Vous savez comment cela se passe :

On met une cravate neuve ou presque, madame se pare de son mieux pour pouvoir supporter victorieusement toutes les comparaisons que l'on ne manquera pas de faire, et, après avoir retardé le départ tant qu'on peut, on se met en route vers la demeure fatale en se disant : « Si c'est pas malheureux tout de même de devoir faire des trucs comme ça pour conserver sa réputation ! »

Et, le front barré de rides soucieuses à cause de la corvée à venir, on ne pipe plus le mot jusque devant la porte. On sonne en préparant de jolies phrases. On sait qu'au coup de sonnette, les autres ont sursauté en s'écriant : « Zut ! les voilà ! »

Mais chacun fait bien son devoir. La porte s'ouvre et il n'y a plus que des :

— Oh ! comme c'est aimable à vous d'être venu !
et des :

— Du tout ! du tout ! nous nous faisons une fête de venir vous trouver !

Des vagues de sourires submergent les phrases qu'on ne finit pas. On enlève posément son manteau, on s'essuie les pieds avec minutie : c'est toujours autant de gagné. Après, mon Dieu, on feint de nager dans la félicité, on est à l'aise comme un poisson dans un aquarium mal aéré. On parle de tout et de rien. Et quand il y a un silence, on rit bêtement dans la direction de son vis-à-vis qui fait écho de son mieux. Heureusement, le porto, le thé, l'eau-de-vie de mirabelles ou toute autre boisson qu'il faut déguster avec accompagnement de petites mines extasiées terminent de façon stomachique le premier round de la soirée.

Ensuite, on croise et décroise les jambes. On dissimule mal des bâillements qu'on essaie de mettre sur le compte d'un estomac indiscipliné. C'est l'heure molle où l'on ne lutte plus assez bien et où l'on met les pieds dans le plat. Le naturel, chassé, revient au grand galop. Par exemple (ça c'est vécu !) vers les dix heures, l'aimable amphitryonne, à bout de ressources, propose gentiment :

— Si nous faisons un petit bridge ?

Alors son mari de consulter sa montre et de répondre machinalement :

— Oh ! maintenant cela ne vaut plus la peine !
Devant ce discret rappel, on se lève avec un ensemble qui tient d'un ballet de l'Opéra ou du « portez armes ». Accoudé à un coin de piano, on traduit par quelques mots bien sentis toute la joie qu'on a éprouvée de se retrouver ensemble, on ronronne des remerciements et des protestations amicalement indignées, on déplore la fuite inexorable du temps et puis, sitôt la porte refermée, on dégringole l'escalier comme des écoliers libérés. Ce n'est que dans la rue que commencent les commentaires... J. P.



BIN REMOTSI

O vilhio conseillé Davi à Modzon l'etài grand ami avoué lo vilhio dzudzo Moise dào Crão. S'étant adî recriâ du lo militéro et ti lê iâdzo que sê vèyant, sê coufênâvant adî.

On coup, lo conseillé va trovâ son brâvo tamerardo et lo trôve à la fenitra, on petit bounet su la tita :

— Tè ! que fâ du tot lilein lo conseillé, l'arrevô vè onna carrâie de seigneur dâi z'autro iâdzo !

— Porquie ? que repond lo dzudzo.

— Po cein que lâi a on sindzo à la fenitra.

— Eh bin ! te têt trompe, so fâ lo dzudzo. Cein n'è pas onna carrâie de seigneur. L'è tot simplliameint on moulin et lo bourrisquo arreve devant po sê fêre à tserdzi. Marc à Louis.

PATOIS FRIBOURGEOIS.

« Bienvenue »,

lue à Bulle, le 26 septembre 1929, lors de la Réunion

des Membres de la Société Romande d'Histoire

Mèchyeu lè-j-ichtoriin dou payi reman,

No-j-ôtro, Gruérin,

No chin dèchtra kontin

Kan di dzin dè rêtyi

Vignon din le payi

No-j-aprendre à l'amâ,

Chin djémâ le blyémâ.

In'apregnin dè vo,

Kemin nothrè-j-anhyan

Ly-an fè nothr'inteche no :

Lè montagnè, lè tzan,

Tréto chi bi payi

Ke no fâ tan plyéji,

No chin intrètzantâ

Dè vo bin chaluâ.

Bon dzoa, ti lè-j-èmi, dou bi payi reman :

Dè Vò, dè Noutzathi, Dzenèva è le Jura,

Chin oublyâ le Valè, payi dou bon fandan,

Ke no fâ tan dè bin, ke rêdzoè le kâ.

Vinidè no trôvâ, le furi ko l'outon,

Po'oure hlyotzatâ nothrè retzo tropi,

Por'intindr'alyôbâ nothrè bi-j-armalyi,

Le loyi chu le hlyan, la kapa chu le fron.

Vo cheri kemin no, to redyè, to dzoyâ

Dè vèrè dèfèlâ nothrè galé grabyâ.

Vinidè, don phovin, vinidè no kontâ

Kemin nothrè-j-anhyan ly-an tan chu no-j-amâ.

Lè Gruérin, kontin, dè vo vèr'inteche-lâ,

Dè dzouyo choutèron, vo tindron din lou kâ !

Tobi di-j-èlyudzo.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Messieurs les historiens du pays romand,

Nous autres Gruyériens

Nous sommes très contents

Quand des gens de qualité

Viennent dans le pays

Nous apprendre à l'aimer

Sans jamais le critiquer

En apprenant de vous

Comment nos ancêtres

Ont fait notre « chez nous » :

Ce beau pays qui nous fait tant plaisir,

Avec ses montagnes, ses champs,

Nous sommes enchantés

De vous bien saluer.

Bonjour, tous les amis du beau pays romand

De Vaud, de Neuchâtel, Genève et le Jura

Sans oublier le Valais, pays du bon « fendant »

Qui nous fait tant de bien, qui réjouit le cœur.

Venez nous trouver, le printemps comme l'automne

Pour ouïr « chenailler » nos riches troupeaux

Pour entendre « alyôber » nos charmants armaillis

Le « loyi » (sac à sel) sur le flanc, la « capette » sur le

Vous serez comme nous tout gais, tout joyeux [front.

De voir défiler nos beaux garçons.

Venez donc souvent, venez nous raconter

Comment nos ancêtres ont si bien su nous aimer ;

Les Gruyériens, contents de vous voir chez eux,

De joie sauteront, vous portant dans leur cœur.

INAUGURATION ET FAIT-DIVERS

ES temps derniers, on inaugura officiellement le pénitencier de Bochuz. D'élégieux articles consacreront dans nos quotidiens la gloire naissante du nouveau bâtiment. On vanta sa belle situation, sa solide construction et tous les avantages du moderne établissement de détention. Et même, on s'extasia sur les vastes cuisines, où un maître-coq « à la page » préparerait d'onctueuses soupes.

De plus, le public fut autorisé, dimanche dernier, à visiter Bochuz. On y vint à vingt mille, en auto, en train, en voiture, à pied, en trottinette. On s'y entassa, s'y bouscula, s'y écrasa. Un service d'ordre à sens unique fut organisé. Ce fut, paraît-il, une vaste rigolade. Le cousin Louis enferma la cousine Hortense dans une cellule, histoire de voir si ça ferait bien : Pour terminer, on servit le thé. Puis la cohue se dispersa, nullement impressionnée par l'appareil pénitentiaire, mais, au contraire, trouvant que cela était « rudement bien ».

En même temps, un drame de brigandage se passait dans un village du canton. Un drame, comme on n'en voit pas souvent dans nos paisibles contrées. Un attentat prémédité et si naïvement exécuté que le coupable fut arrêté quelques heures après et qu'il ne manifesta nul regret de son acte.

Faut-il voir une corrélation entre ceci et cela ? L'homme d'Onnens qui voulut « faire un grand coup » fut-il un des joyeux visiteurs de dimanche passé ou simplement un lecteur des dithyrambes de Bochuz. Peut-être trouva-t-il sa soupe moins onctueuse, son lit plus dur, sa chambre moins aérée, que ce que l'on se propose d'instaurer dans la plaine de l'Orbe. Et ce chauffage central, au mazout, n'est-il pas un bon remède contre l'onglée des grandes nuits d'hiver ?

Alors ?

Le temps des culs de basses-fosses et des cachots tissés de toiles d'araignées et séjours des rats ap-